

par Michel PENTHIE

IMPOSEE par les Soviétiques, tolérée par les Occidentaux et pour que les Russes ne bénéficient seuls de son prestige, la Conférence de Genève s'est tenue dans des conditions de présence où la forme des tables de travail et la « qualité » des délégués alimentent la polémique.

Gromyko, pour le bloc oriental, feint de s'inquiéter du réarmement de l'Allemagne de Bonn. Alors que lui-même ignore que la partie Est allemande, soumise à l'armée rouge, dispose d'un arsenal militaire et policier bien supérieur à celui existant de l'Ouest et portés au neutralisme vis-à-vis des blocs.

Face à cette stratégie, les Occidentaux, divisés par des intérêts économiques, paralysés par les propositions de Couve de Murville qui, pour jouer les « grands » refuse de s'allier sur ses partenaires, bon gré, mal gré, se laisse « manoeuvrer » par les Russes.

BROCHARD N'EST PLUS

Une nouvelle nous parvient, brutale autant qu'inattendue, de ses camarades de Lorient. Notre compagnon, notre collaborateur, notre ami le Docteur Brochard vient de mourir dans un stupide accident d'avion.

Notre Congrès

L'EDITORIAL, paru dans le numéro de mai de notre journal, a été l'objet de controverses, d'interprétations privées ou publiques dont l'aboutissement fut, au cours de notre dernier Congrès, une discussion générale, permettant de serrer de plus près le sujet et de le définir avec plus de netteté.

Il est hors de doute que tous les anarchistes, quelle que puisse être leur tendance, restent fidèles aux bases mêmes qui président à la pensée anarchiste, qu'ils ne rejettent rien de ce qui est l'essentiel de la pensée de leurs aînés, de leur opposition à l'autorité sous toutes ses formes, de la condamnation des formes de cette autorité.

Ceci admis, il apparaît indispensable (précisément en raison de notre refus de nous laisser enfermer dans des théories immobiles) de faire la part, dans l'œuvre de nos théoriciens, de ce qui est permanent et de ce qui ne l'est pas.

Même chez les plus grands, toute œuvre a ses lacunes, comme toute vie a ses faiblesses. Savoir loyalement reconnaître les unes et les autres, à la lumière du temps, ne nous semble pas un sacrilège.

Nous pensons même que ceux dont nous dissertons l'œuvre et la vie n'y perdent rien et que nous sommes mieux leur continuateurs en les discutant qu'en nourrissant à leur égard une admiration totale et aveugle.

Mais ce qui fut surtout la préoccupation exprimée lors de ce congrès, c'est que soient reprises nos théories face aux découvertes actuelles et au mode de vie qui s'est ensuivi soit pour s'y adapter, soit pour s'y opposer en le dépassant, c'est que nos développements puissent en appeler à des références plus actuelles et plus présentes à tous les esprits.

C'est le problème qu'il est apparu à tous nécessaire de poser, sans préjuger de la conclusion qu'il appartiendra à chacun de tirer.



le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

EN ALGERIE

L'ÈRE DE LA NÉGOCIATION EST-ELLE OUVERTE ?

La déclaration que vient de faire Ferhat Abbas à Alger même, ne laisse planer aucun doute quant à la volonté des leaders du F.L.N. de poursuivre les combats.

Cette attitude n'est pas nouvelle, mais elle répond aux rieurs selon lesquels les divergences profondes opposeraient les chefs du gouvernement provisoire aux chefs des maquis.

par Jean MERCEUR

D'autre part, la facilité surprenante avec laquelle le F.L.N. fait des prisonniers et les restitue en « grand seigneur » laisse à penser : primo, qu'il seconde, qu'il cherche, par des tours géographiques de l'Algérie où il évolue aisément ; et second, qu'il cherche, par des actes spectaculaires d'humanité, l'appui de l'opinion internationale pour jeter l'intransigeance de la politique algérienne française.

On parle beaucoup en ce moment de contacts officieux, par l'intermédiaire de personnalités arabes, entre le gouvernement provisoire et le président de Gaule. On dit même qu'à Genève, un dirigeant éminent du Caire, aurait rencontré le ministre des Affaires étrangères, M. Couve de Murville. Les démentis qui suivent ces informations ne paraissent pas convaincants. A telle enseigne, que les Ultras d'Alger, commentent à s'agiter en criant « Aux bradeurs ! »

Cette formulation syllabique qui est son style, peut tout aussi bien signifier que l'armée tient la victoire à sa portée ou qu'une solution négociée est à l'examen. La première hypothèse ne semblant pas devoir être retenue, sauf par les militaires, reste la deuxième, la plus vraisemblable, la plus réaliste. Il est inutile de s'illusionner sur les richesses gigantesques du Sahara — dont la rentabilité est douteuse (voir informations ci-dessous).

Le seul argument qui justifie la présence française en Algérie paraît alors bien mince. N'est-il pas curieux que MM. Blachette et Borgeaud, grosses fortunes d'Algérie, ne se soient pas présentés aux élections sénatoriales ? Voudraient-ils ne pas être engagés dans l'équipe Algérie-Sahara, pour assurer, dans l'éventualité d'une reconnaissance de l'indépendance,



MARXISTES CONTRE PROUDHONNIENS

DANS son livre « Misère de la philosophie », Marx fait grief à Proudhon, — d'une façon fort déloyale d'ailleurs, de méconnaître les fondements réels de la société bourgeoise de l'époque. Il l'accuse de n'avoir rien compris de la nature de la bourgeoisie, lesquels reposait toute la structure de la puissance d'un classe qui exploitait impitoyablement une autre classe, le prolétariat, c'est-à-dire la masse des hommes n'ayant à offrir à la société que leurs bras et leurs cerveaux pour subsister.

Il l'accuse de ne pas s'incliner devant une économie qui, selon les idées de l'époque, se développe conformément aux lois de la nature, et que Marx lui-même considèrerait comme artificielle. Mais dans ce duel entre les deux géants de la pensée socialiste, il y a lieu, dans cette courte étude, de s'en tenir à quelques points particuliers qui sont encore d'actualité.

Par exemple, Marx reproche à Proudhon de confondre la valeur des marchandises mesurée par la quantité de travail nécessaire à les créer avec la valeur des marchandises mesurée par la valeur du travail. Il lui reproche de faire de la valeur du travail la cause efficiente de la valeur des produits, au point que la valeur du travail forme le « prix intégral » de toute chose. Ainsi comme conséquence, selon Proudhon, une certaine quantité de travail fixée dans un produit équivaut à la rétribution du travailleur : « le travail de tout homme peut acheter la valeur qu'il enferme ». C'est dans un produit équivaut à la rétribution du travailleur : « le travail de tout homme peut acheter la valeur qu'il enferme ».

Je'ai le droit de douter et de penser au proverbe : « a beau mentir qui vient de loin ». Et je suis d'accord avec Bakounine qui répondait ainsi à Marx : « Du moment qu'il y a une vérité officielle scientifiquement découverte par le travail isolé d'une grande tête exceptionnellement garnie de cervelle, une vérité annoncée et imposée du haut du Sinai marxien, à quel bon discuter. Il ne reste plus qu'à apprendre par cœur tous les articles du nouveau décalogue. » (Fragments 1872).

On n'en est pas encore à la chevronnée de J. Fontaine qui porte aussi bien celui qui nous vient de Moscou que l'autre qui nous vient de Rome et de Pékin ou du Caïre.

Mais, pour en revenir au point précis de notre sujet, sur quoi s'est-on mis à peu près d'accord pour donner un sens tant soit peu scientifique sinon absolu au mot « valeur » dans un produit. On s'est basé tout simplement sur une vérité vieille comme le monde : toute chose qu'on trouve ou qu'on peut fabriquer facilement baisse de valeur et doit logiquement baisser de prix ; et c'est ainsi que le temps de production est la mesure de la valeur. Mais le temps réel dans lequel une chose peut être produite n'est mis en évidence, que dans une économie libre. Or, aujourd'hui chacun sait que la concurrence ne joue pas, et que pratiquement le déterminisme de la valeur est impuissant à réaliser ses effets qui, à mon avis, pourraient assurer, si les hommes étaient d'accord, la prospérité à tous et plus particulièrement aux classes déshéritées. Un dirigeant antiegalitaire impitoyable, exercé par les classes privilégiées, aidées en cela par l'ignorance des masses, se charge d'en maintenir l'action utile dans les strictes limites des intérêts particuliers, c'est-à-dire des privilèges. Le temps de production ou plus exactement la vitesse de production, synthèse du temps et du coût de production, joue de moins en moins dans la détermination de la valeur des produits, donc de leurs prix. La productivité étant le rapport de la production au temps du tra-

vail direct et indirect nécessaire pour obtenir cette production, elle n'est rien d'autre que l'inverse du prix de revient exprimé en heures de travail, car le prix de revient est le prix de l'unité de production. Si donc la productivité est constante, le prix de revient est proportionnel aux salaires. Par conséquent, à productivité constante, l'amélioration du travail isolé d'une grande tête exceptionnelle, ne peut être obtenue que par une réduction de l'écart entre les prix de revient et les prix de vente. (J. Fontaine, Machinisme et bien-être, page 145.) Ces lignes de J. Fontaine qu'il appuie la thèse de Proudhon, que seul le temps de travail c'est-à-dire le salaire, au sens large du mot, est en fin de compte la mesure de la valeur de toute chose. Les conflits individuels et collectifs des hommes divisés en classes, que Marx qualifie de déterminants dans la marche de l'économie, ne sont, la plupart du temps, que des manifestations vaines qui retardent l'évolution vers une plus juste répartition du travail et de la consommation.

Donc, lorsque nous anéantis, les économistes individualistes ou anarchistes préconisent avec Proudhon la valeur du travail comme mesure de la valeur dans une économie libre, leur conception qui pouvait paraître selon Marx contraire aux faits économiques, répondait par une anticipation clairvoyante à la situation d'aujourd'hui. Et Marx a beau rétorquer que le travail marchand est une « réalité étonnante », que la force de travail, en tant qu'elle se vend et s'achète est une marchandise comme une autre, il néglige ce facteur puissant de l'évolution, le libre arbitre de l'homme grâce auquel celui-ci peut changer le cours des choses. Les travailleurs peuvent s'ils le veulent tenir en échec la loi d'airain des salaires et décider ou faire admettre que travail et capital, employés et employeurs, auront un rôle égal dans l'économie. Et pour cela nul besoin d'être en démocratie populaire.

Au surplus, n'est-ce pas Marx lui-même qui justifie la thèse proudhonienne en croyant la

MENSUEL. — N° 51  
JUN 1959  
PRIX : 50 FRANCS  
Rédaction - Administration  
3, rue Ternaux, PARIS-XI  
C.O.P. Paris 11.289-15  
André DEVRIENDT  
ABONNEMENTS :  
France ... 12 mois : 550 fr.  
Etranger ... 12 mois : 700 fr.  
Changement d'adresse  
30 fr. en timbres-poste

LE RAFFUT DE LA SAINT-POLYCARPE

1912 Les cheminots viennent de reprendre le travail, les mineurs sont en grève, les inscrits maritimes déposent leur cahier de revendication. Au congrès de Marseille la C.G.T. a voté la grève générale contre la guerre qu'on prépare. Dans l'Europe agitée d'inquiétants bruits de révolte, le bourgeois apparaît par les rumeurs de la rue ou l'on crée « vive la socialisme » se couche tôt. Le bruit du sabre qui résonne quelque part du côté d'Agadir rend son sommeil léger. C'est alors que tout éclate.



roles tintent contre la fonte du poêle. Le sommier métallique grinçot, Brandissant des cloches, cognant à tour de bras sur des sauz, quelques démons en blouse, à barbes hirsutes poussent la charrette en hurlant. Le bourgeois dresse sa tête finement ornée du bonnet de coton à pompons avant de se replonger sous les draps.

C'est Georges Cochon qui part en guerre contre M. Vautour. Georges Cochon était un ouvrier tisserand affiné, comme il se doit à la C.G.T., la vraie, la bonne, celle de la grande époque du Syndicalisme révolutionnaire. Expulsé par un propriétaire grincheux Cochon gagna rapidement autour de lui quelques militants dévoués et le Raffut commença !

Déménager les locataires en coquette avec le propriétaire. Les remanier dans des locaux vides ou insuffisamment occupés, et tout cela la nuit au milieu d'un tintamarre infernal, tel fut le but de cette équipe qui prit le nom de « Syndicat des locataires ».

Précurseur de l'abbé Pierre, Cochon tel son illustre successeur voyait grand mais dans une autre perspective. En avril 1913 après avoir investi l'Hôtel de Ville à la tête de plusieurs milliers de sans-logis, il prit d'assaut l'église de la Madeleine où l'on célébrait la messe communale, dans l'espoir de loger ses protégés dans les locaux spacieux réservés à Notre Seigneur.

M. Lépine qui aimait l'ordre se fâcha. Georges Cochon eut des ennuis. Il devait riposter en investissant à la tête de quinze mille personnes la caserne du Château-d'Eau, place de la République.

La guerre de 1914 arrêta ses exploits. Quatre ans après les temps avaient bien changé. Pourtant Cochon remonta son syndicat des locataires sur des bases nouvelles. Je me souviens enfant de l'avoir vu dans la petite salle de la Maison Commune des Cochers-Chauffeurs, que l'ai découverte autre part, entouré de Rouquier un de ses disciples et de sa mère et discutant avec la passion d'un jeune homme de ces maisons ouvrières que l'on voit maintenant pousser un peu partout.

Georges Cochon comme beaucoup s'était laissé prendre au début de la Révolution Russe par le mirage communiste. Il en était bien revenu. Il vient de mourir dans sa petite maison campagnarde. La presse nous a conté ses exploits en omettant de rappeler ses attaches avec le syndicalisme révolutionnaire et la pensée libertaire.

Voilà « un oublu » qui est réparé !

MONTLUC.

Lendemain de Congrès SILE FASCISME EST LA QUE FAUT-IL ENTREPRENDRE ?

Je sors du débat, à la fois réconforté et inquiet. Réconforté, car on ne peut douter ni de la bonne foi, ni de la fermeté, ni de la conviction syndicaliste d'aucun des contradicteurs.

Je suis sûr que les minoritaires engagés dans la majorité du congrès — c'est-à-dire le danger fasciste. Celui-ci aurait dû déterminer la composition au congrès du 13 Mai et à la Constitution de septembre.

Inquiet, car chez les uns et les autres, je décèle une confusion qui pourrait engendrer de dangereuses déviations. Si je le signale ici, c'est qu'il m'apparaît que le remède préventif ne demande aucune virtuosité intellectuelle, le retour au contraire à la féconde simplicité du syndicalisme ouvrier.

Ce qui est frappant, c'est en effet le facteur commun à la réprobation et la justification des

elle devra rompre, l'U.N.R., si elle veut tenir sa gageure ! Elle devra rompre aussi avec des méthodes financières, fiscales, administratives, qui, en protégeant la propriété injuste et abusive du sol, ont achevé de déposséder le travailleur de ce que lui laissait le salariat.

Un tel programme suffirait à nous faire crier : « Vive l'U.N.R. ! » Une toute petite chose m'a retenu... C'est que ces gens qui veulent rompre avec le passé défendent le catholicisme militant et s'approprient à abuser de crédits l'enseignement de l'histoire sainte.

Ces gens qui veulent rompre avec le passé applaudissent (à tout « rompre ») quand leur idole entonne le panegyrique de Jeanne d'Arc « inspirée par Dieu ». Tout en reniant le passé, ils ne perdent aucune occasion de commémorer les souvenirs sanglants de l'histoire et de l'armée, ils célèbrent Magenta et Solferino, et jusqu'à des campagnes comme celle du Mexique où la honte l'empêchera de se faire connaître.

En ce qui concerne l'U.N.R., si elle veut tenir sa gageure ! Elle devra rompre aussi avec des méthodes financières, fiscales, administratives, qui, en protégeant la propriété injuste et abusive du sol, ont achevé de déposséder le travailleur de ce que lui laissait le salariat.

Tout cela m'a rendu réceptif, moi qui ne comprends que qu'on puisse à la fois écarteler toute idée révolutionnaire et « rompre avec le passé ». Et je me demande si, pour rompre avec le passé, il ne faut pas d'abord rompre avec l'U.N.R. ... P.-V. BERTHIER



ROMPRE AVEC LE PASSÉ ?

RESISTERONS-NOUS à la tentation d'adhérer à l'U.N.R. après cette déclaration pérorante de M. Aloin Chalandon, son secrétaire général :

« Nous allons être un pôle d'attraction pour tous ceux qui ressentent la nécessité de rompre avec le passé. Qui aspire plus que nous à rompre avec le passé ? »

Certes, n'est pas question pour nous de rompre avec un passé nommé Voltaire ou Diderot, ni de détruire les monuments, les œuvres d'art, les livres, que nous tenons des ancêtres qui travaillèrent avant nous, mais d'en finir avec un passé d'erreur de mensure et de guerre dont les fantômes animent encore nos institutions.

L'U.N.R. veut rompre avec le passé ? Bravo ! Il lui faut donc dénoncer l'antique mystification des crédits, la séculaire escroquerie des religions, forcer du passé qui depuis des milliers d'années maintient les hommes dans la duperie, l'abrutissement, la sujétion.

Avec un passé de haine et de guerre, où le peuple fut sacrifié aux intérêts des riches et aux ambitions des grands, P.-V. BERTHIER





# LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

**ON A TUE MONSIEUR SYSTEME...** par Pierre Valentin BERTHIER (l'Amitié par le livre).

Patientement et dans le silence notre ami Pierre Valentin Berthier pour suit son œuvre dont l'ambition consiste à refléter notre temps à travers des personnages profondément enracinés dans la province française. Chaque récit pose un problème de notre époque et imprègne la trame romanesque de facture résolument classique. L'enfance, la Résistance, les aspirations socialistes, la guerre, tel fut le thème central de ses précédents ouvrages. Dans le roman qu'il publie aujourd'hui à « l'Amitié par le livre » l'auteur aborde un nouveau problème, celui du « Géorgisme » de la coopération, de l'impôt, la partie documentaire est solide et on voit apparaître avec plaisir au cours du récit la figure sympathique de notre vieux ami Daudé-Bancel. L'intrigue est rehaussée par le meurtre de l'agent local du fisc. Je laisse au lecteur le soin de le débrouiller, ce qui est un des agréments du livre.

La réussite d'une œuvre où le naturalisme et le romanesque se mêlent étroitement est forcément conditionnée par un équilibre constant entre les deux disciplines qui s'opposent. Echapier aux lourdeurs inévitables des descriptions techniques, les faire coexister avec une trame romanesque qui doit beaucoup à George Sand, voilà le difficile problème que Berthier avait à résoudre. C'est le lecteur qui en dernier ressort lui dira s'il a réussi.

**EPAVES...** par Jean MORDREUX (l'Amitié par le livre).

Voici un livre remarquable par l'atmosphère autant que par l'écriture. Un premier livre, autant qu'on peut en juger, et qui contient les promesses d'une solide carrière littéraire.

A Meuville qui a brouillé sur toutes les mers du globe, Kerbrat, l'armateur breton, confie sa fille Annik et « l'Adriannik », un brick-galette, un des derniers porteurs de toile. La fille a eu un amant. Une fille est née, le père est tombé quelque part dans les Flandres. Avec Meuville, un être bizarre, Boris, embarque sur le voilier et le drame se noue. Drôme étrange alimenté par les longues veilles sous les étoiles, drame bercé par la houle qui soulève l'étrave et que l'alcool avive. Drôme de l'obsession qui se dénoue dans le fracas de la coque qui se brise sur l'écueil.

L'auteur a su nous rendre vivant ce cabotage fallacieux et reconstituer cette rude poésie des jours étalés sur la mer immense. Meuville, son héros, homme rude, échappé aux envêtements mystiques qui bercent le marin pour sembler dans une mélancolie que crée le doute. Les scènes de la mer qui réhaussent cet ouvrage sont rendues avec vigueur, le ton est toujours juste, et si la construction manque parfois de souplesse l'intrigue claire se suit aisément.

Oui, vraiment il s'agit là d'un excellent roman sur la mer, un des meilleurs que j'ai lus depuis longtemps, une œuvre que l'on peut mettre aux côtés de celles d'Edouard Peisson, le maître du genre, sans qu'elle ne risque d'en souffrir.

M. J.

# VINGT ANS

VINGT ans ! notre défaite a déjà vingt ans ! Franco est toujours là, les mains rouges du sang de Frédéric Garcia Lorca ! Cependant qu'André Malraux, ayant perdu « l'Espoir », est frappé d'amnésie !

Vingt ans de honte et d'esclavage pour nos frères d'Espagne ! et notre « cinquième-soi-disant-République » fait des politesses au « Mandrin mal lavé déguisé en César » d'outre-Pyrénées !

Vingt ans... Daladier, ce cuistre, ouvrait les premiers camps de concentration... pour les combattants d'Espagne !

Ceux-ci, déjà trahis par les staliniens, devaient l'être une fois de plus par le pays qui semblait alors celui de la Liberté !

Et de ces camps de misère, que reste-t-il ?

# ARGELÈS-SUR-MER

(Aux Combattants de la Liberté)

Où donc êtes-vous, pauvres compagnons  
Du camp d'Argelès, du camp d'infirmité,  
Où le grand espoir de révolution  
S'évanouissait aux sables des dunes !

Où donc êtes-vous, mes frères maudits ?  
Nos larmes de rage ont mouillé la greve  
Où ne poussaient plus les moindres épis  
Puisque cette terre a brisé nos rêves !

Où donc êtes-vous, vous les plus vaillants,  
Les plus courageux parmi les plus braves ?  
Vers quels horizons, sur quels océans  
Êtes-vous partis sans qu'on vous entrave ?

Où donc êtes-vous ? Il ne reste rien  
De ce lieu sinistre où, dans nos blasphèmes,  
Perçait la lueur d'un rêve olympien ?  
L'espoir insensé d'un monde où l'on s'aime !

Ils ont retiré le sombre décor...  
Où donc êtes-vous ?... seule une humble pierre  
Rappelle les noms de ceux qui sont morts...  
...Mais l'herbe a poussé sur le cimetière !...

Bernard SALMON.

# JAZZ

## Un « grand » du jazz disparaît

SYDNEY BECHT n'est plus. Tous les fervents du jazz se font difficilement à l'idée de ne plus revoir cette bonne grosse figure qu'un sourire ironique et spirituel éclairait volontiers ; surtout depuis qu'il s'était fixé en France, c'est encore là où le racisme se fait le moins senti quoique...  
La musique était toute sa raison d'être et on peut dire qu'il en fut un bon serviteur.  
D'aucuns lui reprocheraient un certain cabotage ? C'est une des raisons que payent tous ceux qui se produisent en public. Les places sont chères dans ce métier et la tacherie des confrères inépuisable. Quant on a, par-dessus le marché, la peau noire, il faut se battre très dur pour faire sa place au soleil.  
Il a fait du « commercial » ? Et après ? Il lui fallait bien suivre la mode ? Le jazz, issu des nègres

# le monde libertaire

## Des Lettres et des Arts

### CREVONS L'ABCÈS

### A PROPOS D'UNE CERTAINE "JEUNESSE"

JEUNESSE : partie de la vie de l'homme entre l'enfance et l'âge viril. (Dictionnaire Quillet.)

— Place aux jeunes !  
Replet, le poil rare, les chairs molles, on le voit manifester sa présence dans les assemblées populaires. Il appartient à une organisation de « jeunes » à une de celles que sa trentaine bien entamée ne rebute pas, toutefois ! Il est « jeune », on vous le dit, il le proclame et, dans ce qualificatif, il accumule une somme de revendications imprécises et mystérieuses qui vous donnent mauvaise conscience ! On se serre sur sa chaise prêts à lui céder une place dont on a le sentiment de l'avoir grugé et persudé qu'il ne s'agit là d'une bien faible réparation à tant de mérites méconnus et proclamés. Il est « jeune », il le crie et vous êtes enclins à vous lever avec la même déférence apitoyée que vous réservez à la vieille dame accrochée aux rampes du métro car, à la réflexion, il vous paraît bien las, bien usé, ce « jeune » radoteur, incapable de prendre acte de sa condition d'homme et d'imposer sa présence parmi ses pairs par la seule vertu de ses talents particuliers.

Il a eu vingt ans après la libération. Alors il était jeune autant que ce qualificatif puisse signifier quelque chose. On l'a vu du côté de Saint-Germain des Prés, mal débarbouillé et portant la barbe. Avec délice il s'est plongé dans une organisation de « jeunes ». On y maniait des idées, on y caressait des filles, on y misonnait des petites Républiques, bien égalitaires, bien socialistes, bien confortables, construites avec un minimum d'effort où l'on resterait éternellement « jeunes ». Les années ont passé, une moustache Brasseur a remplacé la barbe. Cette importante révolution accomplie, les plus mal-

l'essent les poussent du devant de la scène qu'ils entendent occuper à leur tour.

— Place aux jeunes !  
Regardez-les bien. Ils ressemblent à ces plantes tôt mûries en graine et dont la tête se courbera sans qu'elles ne connaissent la maturité. Mais pour étayer sa revendication unique, le « jeune » sent la nécessité d'une culture ! Le « jeune » lit ? Minute ! Pour se confronter il a besoin d'un auditoire. Lire serait un acte gratuit. Il a appris la littérature aux cocktails Gallimard à une époque où l'éditeur distribuait encore le vin blanc et les petits fours. Les petites salles poussiéreuses aux bancs étroits des « Sociétés Savantes », celles plus confortables de la Mutualité l'attendent. Des professeurs sans titres précis, des conférenciers obscurs lui fourniront la pâture qui lui permettra d'étayer

sa revendication. Mêlé à ses semblables, trois fois par semaine il communiera avec la science. Spiritualisme, occultisme, psychanalyse, astrologie, disciplines sévères qui le préparent pour le grand voyage dans la lune dont il sera incontestablement le premier visiteur. Ne lui parlez pas de Nietzsche, de Proudhon, de Rilke il haussera les épaules, sortira de sa poche la brochure à trente francs découverte sur les quais après de laborieuses recherches et destinée à bouleverser les fondements de la connaissance.

Mais, me direz-vous, ne connaissez-vous pas d'autres jeunes ?

Bien sûr que si ! Le mouvement ouvrier qui compte dans ses rangs quelques-uns des premiers et vivifiés par la grande masse des autres. Ça ne se sait pas car ils n'exercent pas la profession de « jeunes ». Pour la plupart ils ignorent les organisations de « jeunes ». Jetés tôt dans la bataille sociale, ils sont devenus des militants d'usine, de chantier, de bureau. Ce sont nous autres les « vieux » qui nous nous rendons compte de leur qualité de « jeunes authentiques » lorsqu'ils parlent avec sérieux des luttes dures qu'ils mènent et qui contrastent avec leurs yeux clairs. C'est un fait que les moins de trente ans garnissent les commissions syndicales, fédérales, départementales et les bureaux des organisations ouvrières qui complètent leur activité syndicale. Fondus dans la classe ouvrière ils luttent avec elle pour des buts qui ne sont pas ceux

par Maurice JOYEUX

### « LES TRIPES AU SOLEIL »

maltraiter les habitants de Venus asservis au cours de randonnées interplanétaires. C'est tellement loin qu'il ne reste plus qu'une œuvre d'art. Or l'intention de C.B. Aubert n'était certainement pas de nous présenter le racisme comme un des beaux-arts.

Ses qualités de cinéaste nous promettent des œuvres de choix et même par le parti communisme de cet anniversaire, la revue (n° 14) fait le point en publiant les réflexions de ses principaux collaborateurs sur « la grande révision » qui oriente leur démarche. Ensemble intéressant, puisqu'on retrouve la signature des participants dans les principales publications de gauche (K. Axelos, J. Duvignaud, P. Fougeyrolles, E. Morin, F. Feïjo, Colette Audry) et que ces articles peuvent éclairer l'attitude d'un groupe d'intellectuels qui contribueront certainement au renouvellement de la pensée de gauche dans un sens ératiques et libéraux du socialisme d'apprécier plus justement l'actualité de l'anarchisme. En même temps, nombre de critiques formulées valent aussi pour le socialisme libertaire, de même que l'exigence d'une ouverture de la pensée socialiste à l'aventure du siècle.

Surtout, cet effort de révision ne se borne pas au plan politique, et la réflexion des rédacteurs relie sans arrêt les deux pôles qui permettent à un engagement politique et social d'être autre chose qu'éparpillement ou voie de garage : repenser sa vie personnelle jusque dans ses aspirations les plus particulières, confronter toute l'action et toute solution à la situation et aux tensions de toute une civilisation.

Ce qui caractérise la pensée de cette équipe, c'est, pour presque

qui prolifèrent et se désagrègent à une cadence vertigineuse ! Les autres ? Eh bien les autres ils sont restés « jeunes » avec d'autant plus de mélancolie que d'autres « jeunes » doués autant qu'eux pour l'exercice de cette profession.

sa revendication. Mêlé à ses semblables, trois fois par semaine il communiera avec la science. Spiritualisme, occultisme, psychanalyse, astrologie, disciplines sévères qui le préparent pour le grand voyage dans la lune dont il sera incontestablement le premier visiteur. Ne lui parlez pas de Nietzsche, de Proudhon, de Rilke il haussera les épaules, sortira de sa poche la brochure à trente francs découverte sur les quais après de laborieuses recherches et destinée à bouleverser les fondements de la connaissance.

Mais, me direz-vous, ne connaissez-vous pas d'autres jeunes ?

Bien sûr que si ! Le mouvement ouvrier qui compte dans ses rangs quelques-uns des premiers et vivifiés par la grande masse des autres. Ça ne se sait pas car ils n'exercent pas la profession de « jeunes ». Pour la plupart ils ignorent les organisations de « jeunes ». Jetés tôt dans la bataille sociale, ils sont devenus des militants d'usine, de chantier, de bureau. Ce sont nous autres les « vieux » qui nous nous rendons compte de leur qualité de « jeunes authentiques » lorsqu'ils parlent avec sérieux des luttes dures qu'ils mènent et qui contrastent avec leurs yeux clairs. C'est un fait que les moins de trente ans garnissent les commissions syndicales, fédérales, départementales et les bureaux des organisations ouvrières qui complètent leur activité syndicale. Fondus dans la classe ouvrière ils luttent avec elle pour des buts qui ne sont pas ceux

# ADEIU A

## Henri MONIER

Le soleil brille, brille, brille.  
Mais qui donc a décrit l'accablement qui pèse sur le cœur lorsque les larges gouttes qui ruissellent d'un ciel bas, mouillent les pierres du cimetière, transforment les allées en bouillottes, alourdissent le pas des fidèles éplorés et courbent les ceillards, les pensées et les roses qui frileusement replient leurs pétales, hommage suprême à une vie enfouie au sein de la terre dont elle est issue.  
Le soleil brille, brille, brille !

Mille fois dessinés d'un trait sûr, au-dessus des toits d'un village que domine un clocher et aux pieds desquels paissent des animaux de la ferme, à l'œil rond et malicieux, le soleil accompagne Henri Monier, son ami pour son dernier voyage sur ces routes mystérieuses que nous bordons tour à tour de poésie ou de cauchemar.

En suivant la file qui serpente parmi les tombes je revois cette longue figure de Certe, ces yeux pâles, ce menton fait pour les affirmations sans équivoques, cette chevelure flamboyante, toute cette silhouette élancée, construite pour les indignations et les enthousiasmes et que l'ironie réhaussait. J'entends l'accent dont n'avait jamais pu se départir sa voix tonitruante qui transporta sur la rive gauche la chaleur méditerranéenne.



Henri Monier est mort. D'autres diront qu'il fut un des grands dessinateurs humoristiques de ce temps. Que sa place est au côté de H.-P. Gassier, qu'il était dans la lignée des Daumier, des Steinlen avec moins de férocité, plus de poésie. Que ses notes en cornettes, que ses préfaces, que ses paysages rustiques sont des chefs-d'œuvre, qu'humoriste il nous laisse plusieurs ouvrages savoureux qui nous le montrent aussi agile de sa plume que de son crayon. Mais pour nous, Henri l'« anar » fut surtout un copain. Nos lecteurs le connaissent par les nombreux dessins qu'il donna à notre journal. Notre public l'avait rencontré à toutes nos fêtes, qu'avec quelques-uns de ses amis dessinateurs comme lui au « Canard » il suivait assidûment.

Du nonceau de fleurs déposées autour de la fosse monté un parfum un peu amer. Tous sont là : les journalistes, les dessinateurs, les anars ses copains, l'équipe du « Canard ». Lui aussi est là parmi nous changeant de visage au gré du souvenir.

Le soleil brille, brille, brille.  
Le cœur se serre ! Sous le printemps qui éclate, parmi cette poussée de séve qui verdit la nature qu'à tant aimée et qui lui rend un dernier hommage, Henri Monier s'en va.

Adieu Henri, adieu ami !  
Suzy CHEVET.

# THÉÂTRE

## LE PARIS DE MARCEAU, PARIS DE NOTRE CŒUR

Triomphe au théâtre de l'Ambigu  
par Jean CATHELIN

PRIX SAINTE-BEUVE 1959

Notre ami Jean Cathelin, qui vient de recevoir le Prix Sainte-Beuve 1959 pour son essai, MARCEL AYMÉ ou le PAYSAN DE PARIS, œuvre de critique littéraire en même temps que pamphlet dont nous avons dit ici même les qualités, est allé voir le spectacle de Paris qui pleure. Paris qui pleure est un spectacle d'une qualité que son enthousiasme sera communiqué et vous entraînera dans la vieille salle du boulevard Saint-Martin à qui Christian Casadesu redonne vie.

M. J.

OICI des années que je suis avec une attention passionnée l'effort de Marceau pour recréer l'art musé par excellence, le mime solitaire, le mime vainquant à la libération les jeunes élèves de l'EPJD, cette école qu'animait Barraut et Marie-Hélène Dasté, Marceau en quelques années obtient une renommée internationale, a su rendre public le mime, alors que Séverin ou Etienne Decroux n'avaient pu lui amener que l'attention des délicats et des initiés.

Bip a pris place parmi nous pour exprimer diverses faces de l'homme de notre temps, s'insérant dans l'histoire de la scène directement après le Baptiste de Deburau. Avec Marceau, Gilles Segal, Sabine Lods, l'homme-pantalon, l'homme libre au social, l'homme prisonnier de son métier nous est restitué dans sa nudité, dans son drame ému.

Paris qui pleure, Paris qui pleure est un spectacle d'une qualité que Marceau n'avait jamais encore atteinte, et qui fait oublier les longueurs de la Corrida du précédent. Chose nouvelle, il m'a semblé percevoir un engagement, une prise de position : la satire a fait son entrée dans le monde poétique et déclarant du petit homme blanc seul dans le litio des lumières. Les nouveaux Bip ont quelque chose d'acide et de virulent qu'on ne connaissait pas à leurs prédécesseurs. Si Le Mannequin rappelle encore un peu le ton de ceux-ci, Le Fabricant de masques, qui termine la première partie, a par contre un accent tout nouveau. On ne raconte pas, on ne décrit pas un mime, on ne l'explique pas, sous peine de le dénaturer et de le rendre à l'œuvre de critique traditionnelle. (Arguments parait aux Editions de Minuit.)

En bref, « Socialisme ou Barbarie » (n° 27). La place me manque pour analyser la critique approfondie du numéro d'Arguments sur la classe ouvrière, que font dans cette revue P. Canjuers et J. Delvaux. Au sommaire également, Proban et organisation de P. Cardan. René FUGLIER



la destruction du sens qui fonde les prières par une critique toujours vigilante et la connaissance du temps présent. Une telle volonté d'arracher le socialisme au bourgeois stalinien devait rencontrer l'affirmation libertaire. Un tiers de la revue est consacré à La révolte de Constradt, et l'analyse de ce tournant de la révolution russe tient largement compte de la présence anarchiste dans la mêlée : de longs extraits du journal de l'anarchiste Alexander Berkman, un texte tiré d'un autre de ses ouvrages, un texte de R. Roeder. Les conclusions enfin reprennent l'opposition bolchevisme-anarchisme.

Un prochain numéro d'Arguments présentera des perspectives de recherche, de travail, d'action. Sans rien en préjuger, et sans essayer de tirer la couverture à nous, on peut envisager que la tradition libertaire pourrait apporter de positif à de telles recherches. Mais, pour cela, il faudrait d'abord que les anarchistes soient parvenus à réactiver et à renouveler cette tradition... (Arguments parait aux Editions de Minuit.)

En bref, « Socialisme ou Barbarie » (n° 27). La place me manque pour analyser la critique approfondie du numéro d'Arguments sur la classe ouvrière, que font dans cette revue P. Canjuers et J. Delvaux. Au sommaire également, Proban et organisation de P. Cardan. René FUGLIER